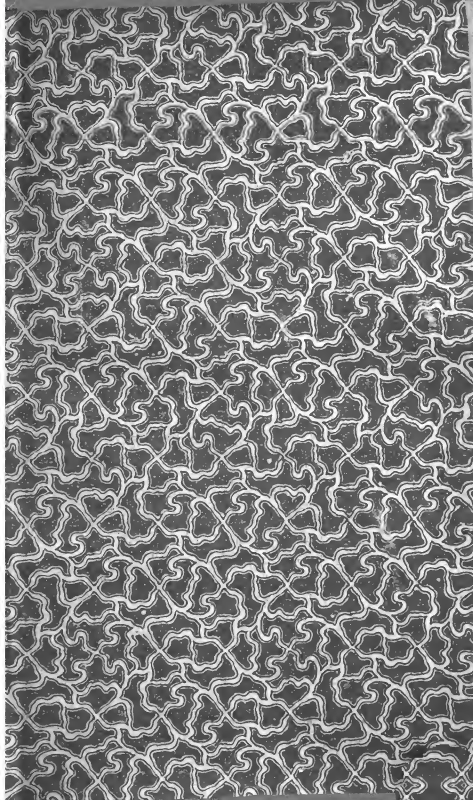
I - PALLI



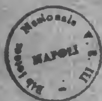
L'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE MOLIERE;

Conforme à la Représentation.





A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques.

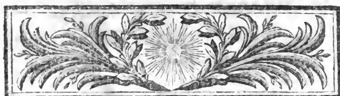
M. DCC. LXXXVIII.

PERSONNAGES.

ARNOLPHE ou LA SOUCHE.
HORACE, amant d'Agnès, fils d'Oronte.
CHRYSALDE, ami d'Arnolphe.
ENRIQUE, beau-frere de Chrysalde & pere d'Agnès.
ORONTE, pere d'Horace & ami d'Arnolphe.
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe.
UN NOTAIRE.
AGNÈS, fille d'Enrique.
GEORGETTE, paysanne servante d'Arnolphe.

La scène est à Paris, dans une place d'un Faubourg.

Nota. Tous les Vers précédés de guillemets sont retranchés à la représentation.



L'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHRYSALDE.

Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main?

ARNOLPHE.

Oui. Je veux terminer la chose dans demain.

CHRYSALDE.

Nous sommes ici seuls; & l'on peut, ce me semble,
Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble.

Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur?
Votre dessein pour vous me fait trembler de peur;
Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire.

ARNOLPHE.

Il est vrai, notre ami. Peut-être que, chez vous,
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient par-tout l'infaillible apanage.

CHRYSALDE.

Ce sont coups du hasard, dont on n'est point garant;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie:
Car enfin vous savez qu'il n'est grands ni petits
Que de votre critique on ait vu garantis;
Que vos plus grands plaisirs sont, par-tout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues secrètes....

ARNOLPHE.

Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi
Où l'on ait des maris si patients qu'ici?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces,
Qui sont accomodés chez eux de toutes pièces?
L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire cornard.
L'autre un peu plus heureux, mais non pas moins infame,
Voit faire tous les jours des présents à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,

Parcequ'elle lui dit que c'eſt pour ſa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui ſert de guères;
L'autre en toute douceur laiſſe aller les affaires,
Et, voyant arriver chez lui le damoiſeau,
Prend fort honnêtement ſes gants & ſon manteau.
L'une de ſon galant, en adroite femelle,
Fait fauſſe confidence à ſon époux fidelle,
Qui dort en ſureté ſur un pareil appât,
Et le plaint, ce galant, des ſoins qu'il ne perd pas.
L'autre, pour ſe purger de ſa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépenſe;
Et le mari benêt, ſans ſonger à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des grâces à Dieu.
Enfin ce ſont par-tout des ſujets de ſatyre;
Et, comme ſpectateur, ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos ſots...?

CHRYSALDE.

Oui: mais qui rit d'autrui,
Doit craindre qu'en revanche on rie auſſi de lui.
J'entends parler le monde; & des gens ſe délaſſent
A venir débiter les choſes qui ſe paſſent:
Mais, quoique l'on divulgue aux endroits où je ſuis,
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits;
J'y ſuis aſſez modeſte: & bien qu'aux occurences
Je puiſſe condamner certaines tolérances;
Que mon deſſein ne ſoit de ſouffrir nullement
Ce que quelques maris ſouffrent paiſiblement;
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire:

Car enfin il faut craindre un revers de fatyre,
Et l'on ne doit jamais jurer, fur de tels cas,
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainfi, quand à mon front, par un fort qui tout mene,
Il ferait arrivé quelque difgrâce humaine,
Après mon procédé, je fuis prefque certain
Qu'on fe contentera de s'en rire fous main;
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage,
Que quelques bonnes gens diront que c'eft dommage.
Mais de vous cher compere, il en eft autrement;
Je vous le dis encor, vous rifquez diablement.
Comme fur les maris accufés de fouffrance
De tout temps votre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit pour n'être point berné;
Et, s'il faut que fur vous on ait la moindre prife,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanife;
Et....

ARNOLPHE.

Mon dieu! notre ami, ne vous tourmentez point.
Bien rufé qui pourra m'attraper fur ce point.
Je fais les tours rufés & les fubtiles trames
Dont, pour nous en planter, favent ufer les femmes;
Et comme on eft dupé par leurs dextérités,
Contre cet accident j'ai pris mes furetés;
Et celle que j'époufe a toute l'innocence
Qui peut fauver mon front de maligne influence.

CHRYSALDE.

Hé! que prétendez-vous? qu'une sotte en un mot....

ARNOLPHE.

Épouser une sotte est pour n'être point sot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage:
Mais une femme habile est un mauvais présage;
Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens,
Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
Moi, j'irais me charger d'une spirituelle
Qui ne parlerait rien que cercle & que ruelle,
Qui de prose & de vers serait de doux écrits,
Et que visiteraient Marquis & beaux esprits,
Tandis que, sous le nom du mari de Madame,
Je serais comme un saint que pas un ne réclame?
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut;
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime;
Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire à son tour, qu'y met-on?
Je veux qu'elle réponde, une tarte à la crême;
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême:
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre, & filer.

CHRYSALDE.

Une femme stupide est donc votre marotte?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerais mieux une laide bien sotte,

Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.

CHRYSALDE.

L'esprit & la beauté...

ARNOLPHE.

L'honnêteté suffit.

CHRYSALDE

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi,
Pensez-vous le bien prendre, & que sure votre idée
La sureté d'un front puisse être bien fondée?
Une femme d'esprit peut trahir son devoir,
Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir;
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie, & sans penser le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond:
Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte;
Prêchez, patrocinez jusqu'à la pentecôte,
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRYSALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a sa méthode
En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode:

Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise & pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
Un air doux & posé, parmi d'autres enfants,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans:
Sa mere se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint en pensée;
Et la bonne paysanne, apprenant mon desir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique,
C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploierait
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait.
Dieu merci, le succès a suivi mon attente;
Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,
Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ai donc retirée; &, comme ma demeure
A cent sortes de gens est ouverte à toute heure;
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir;
Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
Vous me direz, pourquoi cette narration?
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
Le résultat de tout est qu'en ami fidelle
Ce soir je vous invite à souper avec elle;

Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on doit me condamner.

CHRYSALDE.

J'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez, dans cette conférence,
Juger de sa personne & de son innocence.

CHRYSALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut....

ARNOLPHE.

La vérité passe encor mon récit.
Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
Et par fois elle en dit, dont je pâme de rire.
L'autre jour, pourrait-on se le persuader?
Elle était fort en peine, & me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait se faisaient par l'oreille.

CHRYSALDE.

Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe....

ARNOLPHE.

Bon!
Me voulez-vous toujours appeller de ce nom.

CHRYSALDE.

Ah! malgré que j'en aye, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
A quarante-deux ans, de vous débaptiser,

Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie ?

ARNOLPHE.

Outre que la maison par ce nom se connaît,
La Souche, plus qu'Arnolphe, à mes oreilles plaît.

CHRYSALDE.

Quel abus de quitter le vrai nom de ses peres,
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimeres !
De la plupart des gens c'est la démangeaison,
Et, sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sais un paysan qu'on appelait Gros-Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemple de la sorte ;
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte :
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas ;
Et m'appeller de l'autre, est ne m'obliger pas.

CHRYSALDE.

Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre,
Et je vois même encore des adresses de lettre.

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit ;
Mais vous ...

CHRYSALDE.

Soit. Là-dessus nous n'aurons point de bruit ;
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche

A ne vous plus nommer que monſieur de la Souche.

ARNOLPHE.

Adieu. Je frappe ici pour donner le bon jour,
Et dire ſeulement que je ſuis de retour.

CHRYSALDE, *à part en s'en allant.*

Ma foi je le tiens fou de toute les manieres.

SCÈNE SECONDE.

ARNOLPHE, *ſeul.*

Il eſt un peu bleſſé ſur certaines matieres.
Choſe étrange de voir comme avec paſſion
Un chacun eſt chauſſé de ſon opinion !

(*Il frappe à ſa porte*).

Holà !



SCÈNE TROISIEME.

ARNOLPHE, ALAIN & GEORGETTE
dans la maison.

ALAIN.

Qui heurte ?

ARNOLPHE.

(*à lui-même*).

Ouvrez. On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence.

ALAIN.

Qui va là ?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette !

GEORGETTE.

Hé bien ?

ALAIN.

Ouvre là-bas.

GEORGETTE.

Va-s-y toi.

ALAIN.

Va-s-y toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle cérémonie.
Pour me laisser dehors ! Holà ho ! je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain !

ALAIN.

Quoi ?

GEORGETTE.

C'est Monsieur,
Ouvre vîte.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je souffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte,
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ah !

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir, quand j'y cours ?

ALAIN.

Pourquoi plutôt que moi ? Le plaisant stratagême !

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là.

ALAIN.

Non, ôte-toi, toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aye ici l'âme bien patiente !

ALAIN, *en entrant.*

Au moins, c'est moi, Monsieur.

GEORGETTE, *en entrant.*

Je suis votre Servante ;

C'est moi.

ALAIN.

Sans le respect de Monsieur que voilà,

Je te...

ARNOLPHE, *recevant un coup d'Alain.*

Peste !

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaud-là.

ALAIN.

C'est elle aussi, Monsieur....

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.
Songez à me répondre, & laissons la fadaise.
Hé bien ! Alain, comment se porte-t-on ici ?

ALAIN.

Monsieur, nous nous ...
(*Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain*).
Monsieur, nous nous por...
(*Arnolphe l'ôte encore*).
Dieu merci,
Nous nous....

ARNOLPHE, *ôtant le chapeau d'Alain pour la troisieme fois, & le jetant par terre.*

Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi le chapeau sur la tête ?

ALAIN.

Vous faites bien. J'ai tort.

ARNOLPHE, *à Alain.*

Faites descendre Agnès.



SCÈNE QUATRIEME.

ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non!

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc...?

GEORGETTE.

Oui, je meure,
Elle vous croyait voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyons jamais passer devant chez nous
Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prît pour vous,



SCÈNE CINQUIEME.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

LA besogne à la main ! c'est un bon témoignage.
Hé bien ! Agnès, je suis de retour du voyage :
En êtes-vous bien aise ?

AGNÈS.

Oui, Monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée ?

AGNÈS.

Hors les puces qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah ! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNÈS.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.
Que faites vous donc là ?

AGNÈS.

Je me fais des cornettes :
Vos chemises de nuit & vos coiffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ah ! voilà qui va bien ! Allez, montez là haut.
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt ;
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

SCÈNE SIXIEME.

ARNOLPHE, *seul.*

HÉROÏNES du temps, mesdames les savantes,
Pousseuses de tendresse & de beaux sentiments,
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science,
De valoir cette honnête & pudique ignorance.
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui ;
Et pourvu que l'honneur soit..

SCÈNE SEPTIEME.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

QUE vois-je ! Est-ce...? Oui.
Je me trompe. Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même,
Hor...

HORACE.

Seigneur Ar...

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah! joie extrême!

Et depuis quand ici?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vraiment?

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'étais à la campagne.

HORACE.

Oui, depuis deux journées.

ARNOLPHE.

Oh! comme les enfants croissent en peu d'années!
J'admire de le voir au point où le voilà,
Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais de grâce, Oronte votre pere,
Mon bon & cher ami que j'estime & révere,
Que fait-il à présent? Est-il toujours gaillard?
A tout ce qui le touche il sait que je prends part.

Nous ne nous ſommes vus depuis quatre ans enſemble,
Ni, qui plus eſt, écrit l'un à l'autre, me ſemble.

HORACE.

Il eſt, ſeigneur Arnolphe, encor plus gai que nous :
Et j'avais de ſa part une lettre pour vous ;
Mais depuis par une autre il m'apprend ſa venue,
Et la raiſon encor ne m'en eſt pas connue.
Savez vous qui peut être un de vos citoyens
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens
Qu'il s'eſt en quatorze ans acquis dans l'Amérique ?

ARNOLPHE.

Non. Mais vous a-t-on dit comme on le nomme ?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon pere m'en parle, & qu'il eſt revenu,
Comme s'il devait m'être entièrement connu,
Et m'écrit qu'en chemin enſemble ils ſe vont mettre
Pour un fait important que ne dit pas ſa lettre.
(*Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe*).

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joie à le voir ;
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.
(*après avoir lu la lettre*).
Il faut pour les amis des lettres moins civiles,
Et tous ces compliments ſont choſes inutiles.

Sans qu'il prît le ſouci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement diſpoſer de mon bien.

HORACE.

Je ſuis homme à ſaiſir les gens par leurs paroles,
Et j'ai préſentement beſoin de cent piſtoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'eſt m'obliger que d'en uſer ainſi,
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez auſſi la bourſe.

HORACE.

Il faut....

ARNOLPHE.

Laiſſons ce ſtyle.
Hé bien! comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE.

Nombreuſe en citoyens, ſuperbe en bâtiments,
Et j'en crois merveilleux les divertiſſements.

ARNOLPHE.

Chacun a ſes plaiſirs qu'il ſe fait à ſa guiſe:
Mais pour ceux que du nom de galants on baptiſe,
Ils ont en ce pays de quoi ſe contenter;
Car les femmes y ſont faites à coqueter.
On trouve d'humeur douce & la brune & la blonde,
Et les maris auſſi les plus benins du monde;
C'eſt un plaiſir de prince, & des tours que je voi
Je me donne ſouvent la comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déja féru quelqu'une.
Vous eſt-il point encore arrivé de fortune?

Les gens faits comme vous font plus que les écus,
Et vous êtes de taille à faire des cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure;
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE, *à part.*

Bon! Voici de nouveau quelque conte gaillard;
Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais de grâce, qu'au moins ces choses soient secrètes.

ARNOLPHE.

Oh!

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
Un secret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouerai donc, avec pleine franchise,
Qu'ici d'une beauté mon âme s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès;
Et sans trop me vanter, ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE, *en riant.*

Et c'est?

HORACE, *lui montrant le logis d'Agnès.*

Un jeune objet qui loge en ce logis
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis;
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde

D'un homme qui la cache au commerce du monde ;
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir ;
Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre,
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vu
Ce jeune astre d'amour, de tant d'attraits pourvu :
C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! je creve !

HORACE.

Pour l'homme,
C'est, je crois, de la Zousse, ou Source, qu'on le nomme ;
Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom :
Riche, à ce qu'on m'a dit ; mais des plus sensés, non ;
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connaissez-vous point ?

ARNOLPHE, *à part.*

La fâcheuse pilule !

HORACE.

Eh ! vous ne dites mot ?

ARNOLPHE.

Eh oui, je le connais.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas ?

ARNOLPHE.

Eh...

HORACE.

HORACE.

Qu'en dites-vous? Quoi?
Hé? c'est-à-dire, oui. Jaloux à faire rire?
Sot? je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire.
Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.
C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir;
Et ce serait péché qu'une beauté si rare
Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux
Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise
N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.
Vous me semblez chagrin! Serait-ce qu'en effet
Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait?

ARNOLPHE.

Non, c'est que je songeais...

HORACE.

Cet entretien vous lasse.
Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grâce.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Ah! faut-il...?

HORACE, *revenant.*

Derechef, veuillez être discret,
Et n'allez pas, de grâce, éventer mon secret.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Que je sens, dans mon âme....

HORACE, *revenant.*

Et sur-tout à mon pere,
Qui s'en ferait peut-être un sujet de colere.

ARNOLPHE, *croyant qu'Horace revient encore.*

Oh !..

SCÈNE HUITIEME.

ARNOLPHE, *seul.*

Oh ! que j'ai souffert durant cet entretien !
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence & quelle hâte extrême
Il m'est venu conter cette affaire à moi-même !
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Etourdi montra-t-il jamais tant de fureur ?
Mais, ayant tant souffert, je devais me contraindre
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et savoir pleinement leur commerce secret.
Tâchons de le rejoindre, il n'est pas loin, je pense :
Tirons-en de ce fait l'entiere confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

Fin du premier Acte.



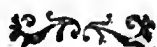
ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIERE.

ARNOLPHE, *seul.*

Il m'est, lorsque j'y pense, avantageux sans doute
D'avoir perdu mes pas, & pu manquer sa route :
Car, enfin, de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux,
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrais pas qu'il sût ce qu'il ignore.
Mais je ne suis pas homme à gober le morceau
Et laisser un champ libre aux vœux du damoiseau;
J'en veux rompre le cours, &, sans tarder, apprendre
Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre :
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt;
Je la regarde en femme au terme qu'elle en est;
Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait enfin est sur mon compte.
Éloignement fatal! voyage malheureux!

(*Il frappe à sa porte*).



SCÈNE DEUXIEME.

ALAIN, ARNOLPHE, GEORGETTE.

ALAIN.

Ah ! monſieur, cette fois....

ARNOLPHE.

Paix. Venez çà tous deux.
Paſſez là, paſſez là. Venez là, venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah ! vous me faites peur, & tout mon ſang ſe fige.

ARNOLPHE.

C'eſt donc ainſi qu'abſent vous m'avez obéi ?
Et, tous deux de concert, vous m'avez donc trahi ?

GEORGETTE, *tombant aux genoux d'Arnolphe.*

Hé ! ne me mangez pas, Monſieur, je vous conjure.

(*Alain tombe auſſi à genoux*).

ALAIN, *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu je m'aſſure.

ARNOLPHE, *à part.*

Ouf. Je ne puis parler, tant je ſuis prévenu ;
Je ſuffoque, & voudrais me pouvoir mettre nu.

(*à Alain & à Georgette*).

Vous avez donc ſouffert, ô canaille maudite !

(*à Alain qui veut s'enfuir*).

Qu'un homme ſoit venu... Tu veux prendre la fuite !

(*à Georgette*).

Il faut que sur-le-champ... Si tu bouges... Je veux

(*à Alain*).

Que vous me disiez... Euh? oui, je veux que tous deux...

(*Alain & Georgette se levent & veulent encore s'enfuir*).

Quiconque remuera, par la mort! je l'assomme.
Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme?
Hé? Parlez. Dépêchez, vîte, promptement, tôt,
Sans rêver. Veut-on dire?

ALAIN & GEORGETTE.

Ah! ah!

GEORGETTE, *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Le cœur me faut.

ALAIN, *retombant aux genoux d'Arnolphe.*

Je meurs.

ARNOLPHE, *à part.*

Je suis en eau, prenons un peu d'haleine:
Il faut que je m'évente, & que je me promene.
Aurais-je deviné, quand je l'ai vu petit,
Qu'il croîtrait pour cela? Ciel! que mon cœur pâtit!
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à modérer notre ressentiment:
Patience, mon cœur, doucement, doucement.

(*à Alain & à Georgette*).

Levez-vous; &, rentrant, faites qu'Agnès descende.

(*à part*).

Arrêtez. Sa ſurpriſe en deviendrait moins grande,
Du chagrin qui me trouble ils iraient l'avertir;
Et moi-même je veux l'aller faire ſortir.
(*à Alain & à Georgette*).
Que l'on m'attende ici.

SCÈNE TROISIEME.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Mon dieu! qu'il eſt terrible!
Ses regards m'on fait peur, mais une peur horrible,
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN.

Ce Monſieur l'a fâché; je te le diſais bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre eſt-ce là, qu'avec tant de rudeſſe
Il nous fait au logis garder notre maitreſſe?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne ſaurait voir perſonne en approcher?

ALAIN.

C'eſt que cette action le met en jalouſie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il eſt pris de cette fantaiſie?

ALAIN.

Cela vient... Cela vient de ce qu'il eſt jaloux.

GEORGETTE.

Oui : mais pourquoi l'eſt-il ? & pourquoi ce courroux ?

ALAIN.

C'eſt que la jalouſie... entends-tu bien, Georgette ?
Eſt une choſe... là... qui fait qu'on s'inquiete...
Et qui chaſſe les gens d'autour d'une maiſon.
Je m'en vais te bailler une comparaiſon,
Afin de concevoir la choſe davantage :
Dis-moi, n'eſt-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que, ſi quelque affamé venait pour en manger,
Tu ſerais en colere, & voudrais le charger ?

GEORGETTE.

Oui, je comprends cela.

ALAIN.

C'eſt juſtement tout comme.
La femme eſt en effet le potage de l'homme ;
Et quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans ſa ſoupe aller tremper leurs doigts,
Il en montre auſſi-tôt une colere extrême.

GEORGETTE.

Oui : mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même ?
Et que nous en voyons qui paraiſſent joyeux
Lorſque leurs femmes ſont avec les beaux monſieux ?

ALAIN.

C'eſt que chacun n'a pas cette amitié goulue
Qui n'en veut que pour ſoi.

SCÈNE QUATRIEME.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

GEORGETTE, *à Alain.*

Si je n'ai la berlue,
Je le vois qui revient.

ALAIN, *à Georgette.*

Tes yeux sont bons, c'est lui.

GEORGETTE.

Vois comme il est chagrin.

ALAIN.

C'est qu'il a de l'ennui.

ARNOLPHE, *à lui-même.*

Un certain Grec disait à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que lorqu'une aventure en colere nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempere
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire,
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,

Afin que les ſoupçons de mon eſprit malade
Puiſſent ſur le diſcours la mettre adroitement,
Et, lui ſondant le cœur, s'éclaircir doucement.

SCÈNE CINQUIEME.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE.

VENEZ, Agnès.

(*à Alain & à Georgette*).

Rentrez.

(*Alain & Georgette rentrent dans la maiſon*).



SCÈNE SIXIEME.

ARNOLPHE AGNÈS.

ARNOLPHE.

La promenade eſt belle.

AGNÈS.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour !

AGNÈS.

Fort beau.

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle ?

AGNÈS.

Le petit chat eſt mort.

ARNOLPHE.

C'eſt dommage ; mais quoi ?
Nous ſommes tous mortels, & chacun eſt pour ſoi.
Lorſque j'étais aux champs, n'a-t-il point fait de pluie ?

AGNÈS.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyait-il ?

AGNÈS.

Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci?

AGNÈS.

Six chemises, je pense, & six coiffes aussi.

ARNOLPHE, *après avoir un peu rêvé.*

Le monde, chere Agnès, est une étrange chose!
Voyez la médisance, & comme chacun cause!
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Etait en mon absence à la maison venu;
Que vous aviez souffert sa vue & ses harangues:
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'était faussement...

AGNÈS.

Mon dieu! ne gagez-pas, vous perdriez vraiment.

ARNOLPHE.

Quoi! c'est la vérité qu'un homme...

AGNÈS.

Chose sûre.
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE, *bas part.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité
Me marque pour le moins son ingénuité.
(*haut.*)
Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
Que j'avais défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS.

Oui: mais quand je l'ai vu, vous ignoriez pourquoi;
Et vous en auriez fait sans doute autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être. Mais enfin contez-moi cette histoire.

AGNÈS.

Elle est fort étonnante & difficile à croire.
J'étais sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussitôt me salue :
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence aussi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence ;
Moi, j'en refais de même une autre en diligence :
Et lui d'une troisieme aussi-tôt repartant,
D'une troisieme aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, & toujours de plus belle
Me fait à chaque fois révérence nouvelle :
Et moi, qui tous ses tours fixement regardais,
Nouvelle révérence aussi je lui rendais :
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue
Toujours comme cela je me serais tenue,
Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNÈS

Le lendemain, étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :
Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir,

Et dans tous vos attraits long-temps vous maintenir !
Il ne vous a pas fait une belle personne,
Afin de mal user des choses qu'il vous donne ;
Et vous devez savoir que vous avez blessé
Un cœur, qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! suppôt de satan ! exécrable damnée !

AGNÈS.

Moi, j'ai blessé, quelqu'un ! fis-je toute étonnée.
Oui, dit-elle, blessé mais blessé, tout de bon;
Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon.
Hélas ! qui pourrait, dis-je, en avoir été cause ?
Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose ?
Non, dit-elle ; vos yeux ont fait ce coup fatal,
Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal.
Hé ! mon dieu ! ma surprise est, fis-je, sans seconde.
Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde ?
Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas ;
En un mot, il languit le pauvre misérable :
Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,
Que votre cruauté lui refuse un secours,
C'est un homme à porter en terre dans deux jours.
Mondieu ! j'en aurais, dis-je, une douleur bien grande.
Mais pour le secourir qu'est-ce qu'il me demande ?
Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
Que le bien de vous voir & vous entretenir :
Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,

Et du mal qu'ils ont fait être la médecine.
Hélas ! volontiers, dis-je ; &, puiſqu'il eſt ainſi,
Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici.

ARNOLPHE, *à part.*

Ah ! ſorciere maudite, empoiſonneuſe d'âmes,
Puiſſe l'enfer payer tes charitables trames !

AGNÈS.

Voilà comme il me vit, & reçut guériſon.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raiſon ?
Et pouvais-je, après tout, avoir la conſcience
De le laiſſer mourir faute d'une aſſiſtance ?
Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait ſouffrir,
Et ne puis, ſans pleurer, voir un poulet mourir !

ARNOLPHE, *bas à part.*

Tout cela n'eſt parti que d'une âme innocente ;
Et j'en dois accuſer mon abſence imprudente,
Qui ſans guide a laiſſé cette bonté de mœurs
Expoſée aux aguets des ruſés ſéducteurs.
Je crains que le pendard, dans ſes vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait pouſſé les affaires.

AGNÈS.

Qu'avez-vous ? Vous grondez, ce me ſemble, un petit.
Eſt-ce que c'eſt mal fait ce que je vous ai dit ?

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette vue apprenez-moi les ſuites,
Et comme le jeune homme a paſſé ſes viſites.

AGNÈS.

Hélas ! ſi vous ſaviez comme il était ravi,

Comme il perdit son mal sitôt que je le vi,
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain & Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute, & diriez comme nous.

ARNOLPHE.

Oui. Mais que faisait-il étant seul avec vous?

AGNÈS.

Il disait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde,
Et me disait des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, & là dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis toute émue.

ARNOLPHE, *bas à part.*

O fâcheux examen d'un mystere fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal!

(*haut*).

Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisait-il point aussi quelques caresses?

AGNÈS.

Oh tant! il me prenait & les mains & les bras,
Et de me les baiser il n'était jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnès quelque autre chose?

(*la voyant interdite*).

Ouf!

A G N È S.

Hé! il m'a...

A R N O L P H E.

Quoi?

A G N È S.

Pris...

A R N O L P H E.

Euh!

A G N È S.

Le...

A R N O L P H E.

Plaît-il?

A G N È S.

Je n'ôse,
Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

A R N O L P H E.

Non.

A G N È S.

Si fait.

A R N O L P H E.

Mon dieu! non.

A G N È S.

Jurez donc votre foi.

A R N O L P H E.

Ma foi, soit.

A G N È S.

Il m'a pris... Vous serez en colere.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non. Diantre! que de myſtere!
Qu'eſt-ce qu'il vous a pris?

AGNÈS.

Il...

ARNOLPHE, *à part.*

Je ſouffre en damné.

AGNÈS.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné.
A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, *reprenant haleine..*

Paſſe pour le ruban. Mais je voulais apprendre
S'il ne vous a rien fait que vous baiſer les bras.

AGNÈS.

Comment! eſt-ce qu'on fait d'autres choſes?

ARNOLPHE.

Non pas.
Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le poſsède,
N'a-t-il pas exigé de vous d'autre remède?

AGNÈS.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que pour le ſecourir j'aurais tout accordé.

ARNOLPHE, *bas à part.*

Grâce aux bontés du ciel, j'en ſuis quitte à bon compte:

Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.

(*haut*).

Chut. De votre innocence, Agnès, c'eſt un effet,
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'eſt fait, eſt fait.
Je ſais qu'en vous flattant le galant ne deſire
Que de vous abuſer, & puis après s'en rire.

AGNÈS.

Oh ! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE.

Ah ! vous ne ſavez pas ce que c'eſt que ſa foi.
Mais, enfin, aprenez qu'accepter des caſſettes,
Et de ces beaux blondins écouter les ſornettes,
Que ſe laiſſer par eux, à force de langueur,
Baiſer ainſi les mains, & chatouiller le cœur,
Eſt un péché mortel des plus gros qu'il ſe faſſe.

AGNÈS.

Un péché, dites-vous ! Et la raiſon, de grâce ?

ARNOLPHE.

La raiſon ? La raiſon eſt l'arrêt prononcé,
Que par ces actions le ciel eſt courroucé.

AGNÈS.

Courroucé ! Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce?
C'eſt une choſe, hélas ! ſi plaiſante & ſi douce !
J'admire quelle joie on goûte à tout cela,
Et je ne ſavais point encor ces choſes-là.

ARNOLPHE.

Oui, c'eſt un grand plaiſir que toutes ces tendreſſes,
Ces propos ſi gentils, & ces douces careſſes;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et qu'en ſe mariant le crime en ſoit ôté.

AGNÈS.

N'eſt-ce plus un péché lorſque l'on ſe marie ?

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE.

Si vous le ſouhaitez, je le ſouhaite auſſi,
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNÈS.

Eſt-il poſſible ?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Que vous me ferez aiſe !

ARNOLPHE.

Oui; je ne doute point que l'hymen ne vous plaiſe.

AGNÈS.

Vous nous voulez, nous deux...

ARNOLPHE.

Rien de plus aſſuré.

AGNÈS.

Que, ſi cela ſe fait, je vous carreſſerai !

ARNOLPHE.

Hé la choſe ſera de ma part réciproque.

AGNÈS.

Je ne reconnais point, pour moi, quand on ſe moque ;
Parlez-vous tout de bon ?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS.

Nous ſerons mariés ?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Mais quand ?

ARNOLPHE.

Dès ce ſoir.

AGNÈS, *riant.*

Dès ce ſoir ?

ARNOLPHE.

Dès ce ſoir. Cela vous fait donc rire ?

AGNÈS.

Oui.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente eſt ce que je deſire

AGNÈS.

Hélas ! que je vous ai grande obligation !
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction !

ARNOLPHE.

Avec qui ?

AGNÈS.

Avec... là...

ARNOLPHE.

Là... là n'est pas mon compte.
A choisir un mari vous êtes un peu prompte.
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt:
Et quant au monsieur Là, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont-il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce;
Que, venant au logis, pour votre compliment
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement;
Et lui jettant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paraître.
M'entendez-vous, Agnès ? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je ferai le témoin.

AGNÈS.

Las ! il est si bien fait ! C'est...

ARNOLPHE.

Ah ! que de langage !

AGNÈS.

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.
Montez là haut.

AGNÈS.

Mais, quoi ! voulez-vous ?...

ARNOLPHE.

C'eſt aſſez.
Je ſuis maître, je parle ; allez, obéiſſez.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGETTE, AGNÈS, ARNOLPHE, ALAIN.

ARNOLPHE.

Oui, tout a bien été, ma joie eſt ſans pareille.
Vous avez là ſuivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin ſéducteur;
Et voilà de quoi ſert un ſage directeur.
Votre innocence, Agnès, avait été ſurpriſe:
Voyez, ſans y penſer, où vous vous étiez miſe.
Vous enfiliez tout droit, ſans mon inſtruction,
Le grand chemin d'enfer & de perdition.
De tous ces damoiſeaux on ſait trop les coutumes:
Ils ont de beaux canons, force rubans & plumes,
Grands cheveux, belles dents & des propos fort doux;
Mais, comme je vous dis, la griffe eſt là-deſſous;
Et ce ſont vrais ſatans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée.
Mais encore une fois, grâce au ſoin apporté,

Vous en êtes fortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,
Qui de tous fes deffeins a mis l'efpoir par terre,
Me confirme encor mieux à ne point différer
Les noces où je dis qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute chofe, il eft bon de vous faire
Quelque petit difcours qui vous foit falutaire.
(*à Alain*). (*à Georgette*).
Un fiége au frais ici. Vous, fi jamais en rien...

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous fouviendrons bien.
Cet autre Monfieur-là nous en faifait accroire:
Mais...

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Auffi-bien eft-ce un fot, il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étaient pas de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour fouper tout ce que je defire;
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici, l'un, ou l'autre, au retour,
Le notaire qui loge au coin du carrefour,



SCÈNE DEUXIEME.

AGNÈS, ARNOLPHE.

ARNOLPHE, *assis*

Agnès! pour m'écouter, laissez là votre ouvrage.
Levez un peu la tête, & tournez le visage.
(*mettant le doigt sur son front.*)
Là, regardez-moi là durant cet entretien;
Et, jusqu'au moindre mot, imprimez-le vous bien.
Je vous épouse, Agnès; &, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre destinée,
Contempler la bassesse où vous avez été,
Et dans le même temps admirer ma bonté,
Qui de ce vil état de pauvre villageoise
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise
Et jouïr de la couche & des embrassemens
D'un homme qui fuyait tous ces engagements,
Et dont à vingt partis fort capables de plaire
Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux,
Afin que cet objet d'autant mieux vous instruise
A mériter l'état où je vous aurai mise,
A toujours vous connaître, & faire qu'à jamais

Je puisse me louer de l'acte que je fais.
Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :
A d'austères devoirs le rang de femme engage ;
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine & prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la tout-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême, & l'autre subalterne :
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ;
Et ce que le soldat dans son devoir instruit
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance & de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur & son maître.
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussi-tôt est de baisser les yeux,
Et de n'ôser jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grâce.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui :
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines,

Et de vous laiſſer prendre aux aſſauts du malin,
C'eſt-à-dire, d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faiſant moitié de ma perſonne,
C'eſt mon honneur, Agnès, que je vous abandonne;
Que cet honneur eſt tendre & ſe bleſſe de peu;
Que ſur un tel ſujet il ne faut point de jeu;
Et qu'il eſt aux enfers des chaudières bouillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
Ce que je vous dis-là ne ſont pas des chanſons;
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre âme les ſuit, & fuit d'être coquette,
Elle ſera toujours comme un lys blanche & nette:
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle faſſe un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon;
Vous paraîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité,
Dont vous veuille garder la céleſte bonté.
Faites la révérence. Ainſi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit ſavoir ſon office,
Entrant en mariage, il en faut faire autant;
Et voici dans ma poche un écrit important
Qui vous enſeignera l'office de la femme.
J'en ignore l'auteur, mais c'eſt quelque bonne âme;
Et je veux que ce ſoit votre unique entretien.

(*Il ſe lève*).

Tenez. Voyons un peu ſi vous le lirez bien.

AGNÈS *lit.*

LES MAXIMES DU MARIAGE,

OU

LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE,

avec son exercice journalier.

PRMIÈRE MAXIME.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui,
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire :
Mais, pour l'heure présente, il ne faut rien que lire.

AGNÈS *poursuit.*

II. MAXIME.

« *Elle ne se doit parer*
» *Qu'autant que peut desirer*
« *Le mari qui la possède:*
» *C'est lui que touche seul le soin de sa beauté;*
» *Et pour rien doit être compté*
» *Que les autres la trouvent laide.*

III. MAXIME.

» *Loin ces études d'œillades,*
» *Ces eaux, ces blancs, ces pommades,*
» *Et mille ingrédiens qui font des teints fleuris;*

» A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles ;
» Et les soins de paraître belles
» Se prennent peu pour les maris.

IV. MAXIME.

» Sous sa coëffe en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
» Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups ;
» Car, pour bien plaire à son époux,
» Elle ne doit plaire à personne.

V. MAXIME.

» Hors ceux dont au mari la visite se rend,
» La bonne règle défend
» De recevoir aucune âme :
» Ceux qui de galante humeur
» N'ont affaire qu'à Madame,
» N'accommodent pas Monsieur.

VI. MAXIME.

Il faut des présents des hommes
Qu'elle se défende bien ;
Car, dans le siècle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

VII. MAXIME.

» Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
» Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes.
» Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
» Ecrire tout ce qui s'écrit chez lui.

VIII. MAXIME.

» Ces sociétés déréglées,
» Qu'on nomme belles assemblées,

» Des femmes tous les jours corrompent les esprits :
» En bonne politique on les doit interdire ;
» Car c'est-là que l'on conspire
» Contre les pauvres maris.

IX. MAXIME.

» Toute femme qui veut à l'honneur se vouer
» Doit se défendre de jouer,
» Comme d'une chose funeste.
» Car le jeu fort décevant
» Pousse une femme souvent
» A jouer de tout son reste.

X. MAXIME.

» Des promenades du temps,
» Ou repas qu'on donne aux champs,
» Il ne faut point qu'elle essaye.
» Selon les prudents cerveaux,
» Le mari dans ces cadeaux
» Est toujours celui qui paye.

XI. MAXIME.

ARNOLPHE.

Vous acheverez seule ; &, pas à pas, tantôt
Je vous expliquerai ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire :
Je n'ai qu'un mot à dire, & ne tarderai guère.
Rentrez, & conservez ce livre chèrement.
Si le Notaire vient, qu'il m'attende un moment.



SCÈNE TROISIEME.

ARNOLPHE, *seul.*

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai, je tournerai cette âme;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis lui donner la forme qu'il me plaît.
« Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
» On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence;
» Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
» Que la femme qu'on a peche de côté.
» De ces sortes d'erreurs le remède est facile.
» Toute personne simple aux leçons est docile;
» Et, si du bon chemin on la fait écarter,
» Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une femme habile est bien une autre bête:
Notre sort ne dépend que de sa seule tête;
« De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,
» Et nos enseignemens ne font là que blanchir:
» Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
» A se faire souvent des vertus de ses crimes,
» Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
» Des détours à duper l'adresse des plus fins.
» Pour se parer du coup en vain on se fatigue:
» Une femme d'esprit est un diable en intrigue;

Et, dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas:
Beaucoup d'honnêtes gens en pourraient bien que dire.
Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire;
Par son trop de caquet, il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos Français l'ordinaire défaut:
Dans la possession d'une bonne fortune,
Le secret est toujours ce qui les importune;
Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se pendraient plutôt que de ne causer pas.
Oh! que les femmes sont du diable bien tentées,
Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées!
Et que... Mais le voici. Cachons-nous toujours bien,
Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

SCÈNE QUATRIEME.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

JE reviens de chez vous, & le destin me montre
Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre.
Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment...

ARNOLPHE.

Hé! mon Dieu! n'entrons point dans ce vain compliment.
Rien ne me fâche tant que les cérémonies;

Et, si l'on m'en croyait, elles seraient bannies.
C'est un maudit usage ; & la plupart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.
(*Il se couvre*).
Mettons donc, sans façon. Hé bien! vos amourettes?
Puis-je, Seigneur Horace, apprendre où vous en êtes?
J'étais tantôt distrait par quelque vision ;
Mais, depuis, là-dessus j'ai fait réflexion.
De vos premiers progrès j'admire la vîtesse,
Et dans l'événement mon ame s'intéresse.

HORACE.

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE.

Oh! oh! comment cela?

HORACE.

La fortune cruelle
A ramené des champs le patron de la Belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur!

HORACE.

Et de plus, à mon très-grand regret,
Il a su de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il sitôt appris cette aventure?

HORACE.

Je ne sais : mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensais aller rendre, à mon heure à-peu-près

Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque, changeant pour moi de ton & de visage,
Et servante & valet m'ont bouché le passage;
Et d'un *retirez-vous*, *vous nous importunez*,
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez!

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ai voulu leur parler à travers de la porte;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est, *vous n'entrerez point; Monsieur l'a défendu.*

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert?

HORACE.

Non, & de la fenêtre
Agnès m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

ARNOLPHE.

Comment! d'un grès!

HORACE.

D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régalé ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre ! ce ne sont pas des prunes que cela !
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Oui; mais cela n'est rien,
Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile; & la fille, après tout,
Vous aime.

HORACE.

Assurément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espère.

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute;
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute;
Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit là,
Qui, sans se faire voir, conduisait tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, & qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre;
Un trait hardi qu'a fait cette jeune Beauté,
Et qu'on n'attendrait point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'amour est un grand maître;
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être;
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal;
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès;
Car tranchant avec moi par ces termes exprès,
Retirez-vous, mon âme aux visites renonce;
Je sais tous vos discours, & voilà ma réponse.
Cette pierre, ou ce grès dont vous vous étonniez,
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée
Avec le sens des mots & la pierre jetée.
D'une telle action n'êtes-vous pas surpris?
L'amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits?

Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes ?
Que dites-vous du tour & de ce mot d'écrit ?
Enh ! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit ?
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage ?
Dites.

ARNOLPHE.

Oui, fort plaisant.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

(*Arnolphe rit, d'un air forcé*).

Cet homme gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez lui se retranche & de grès fait parade,
Comme si j'y voulais monter par escalade ;
Qui, pour me repousser dans son bisarre effroi,
Anime du dedans tous ses gens contre moi ;
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême !
Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
En un grand embarras iette ici mon amour,
Je tiens cela plaisant autant qu'on saurait dire :
Je ne puis y songer, sans de bon cœur en rire ;
Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE, *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre sa lettre.

Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre,
Mais en termes touchans & tout pleins de bonté,
De tendresse innocente & d'ingénuité,
De la manière enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Voilà friponne, à quoi l'écriture te sert :
Et, contre mon dessein, l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

Je veux vous écrire, & je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je desirerais que vous sussiez ; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, & je me défie de mes paroles. Comme je commence à connaître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, & d'en dire plus que je ne devrais. En vérité, je ne sais ce que vous m'avez fait ; mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous, & que je serais bien aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela ; mais, enfin, je ne puis m'empêcher de le dire, & je voudrais que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, & que tout ce que vous me dites n'est que pour m'abuser: mais je vous assure que je n'ai pu encore me figurer

cela de vous; & je suis si touchée de vos paroles, que je ne saurais croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est: car, enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde si vous me trompiez, & je pense que j'en mourrais de déplaisir.

ARNOLPHE, *à part.*

Hon! chienne!

HORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moi! rien. C'est que je tousse.

HORACE.

Avez-vous jamais vu d'expression plus douce?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel peut-il se faire voir?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable
De gâter méchamment ce fond d'âme admirable
D'avoir dans l'ignorance & la stupidité
Voulu de cet esprit étouffer la clarté?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile;
Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment ! si vite?

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée
Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maison pourrait avoir accès?
J'en use sans scrupule, & ce n'est pas merveille
Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille?
Je n'ai plus là-dedans que gens pour m'observer :
Et servante & valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y fois pu prendre,
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avais pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain :
Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte ;
Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme est morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen?

ARNOLPHE.

Non vraiment, & sans moi vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.



SCÈNE CINQUIEME.

ARNOLPHE, *ſeul.*

Comme il faut devant lui que je me mortifie !
Quelle peine à cacher mon déſeſpoir cuiſant !
Quoi ! pour une innocente un eſprit ſi préſent !
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtreſſe,
Cu le diable à ſon âme a ſoufflé cetre adreſſe.
Enfin me voilà mort par ce funeſte écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé ſon eſprit,
Qu'à ma ſuppreſſion il s'eſt ancré chez elle ;
Et c'eſt mon déſeſpoir & ma peine mortelle.
Je ſouffre doublement dans le vol de ſon cœur :
Et l'amour y pâtit auſſi-bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place uſurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je ſais que, pour punir ſon amour libertin,
Je n'ai qu'à laiſſer faire à ſon mauvais deſtin,
Que je ſerai vengé d'elle par elle-même :
Mais il eſt bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel ! puiſque pour un choix j'ai tant philoſophé,
Faut-il de ſes appas m'être ſi fort coiffé !
Elle n'a ni parens, ni ſupport, ni richeſſe ;
Elle trahit mes ſoins, mes bontés, ma tendreſſe :
Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,

Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
Sot ! n'as-tu point de honte? Ah ! je creve, j'enrage,
Et je soufleterais mille fois mon visage.
Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance, après un trait si noir.
Ciel, faites que mon front soit exempt de disgrâce ;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidens,
La constance qu'on voit à de certaines gens.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

ARNOLPHE, *seul.*

J'AI peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
Pour pouvoir mettre un ordre & dedans & dehors
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue!
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue;
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit, à la voir, qu'elle n'y touche pas.
Plus, en la regardant, je la voyais tranquile,
Plus je sentais en moi s'échauffer une bile;
Et ces bouillans transports dont s'enflammait mon cœur
Y semblaient redoubler mon amoureuse ardeur.
J'étais aigri, fâché, désespéré contre elle,
Et cependant jamais je ne la vis si belle,
Jamais je n'eus pour eux des desirs si pressans;
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçans;
Et je sens là-dedans qu'il faudra que je crève,
Si de mon triste sort la disgrâce s'achève.

Quoi ! j'aurai dirigé ſon éducation
Avec tant de tendreſſe & de précaution ;
Je l'aurai fait paſſer chez moi dès ſon enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre eſpérance ;
Mon cœur aura bâti ſur ſes attraits naiſſans,
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache,
Me la vienne enlever juſques ſur la mouſtache,
Lorſqu'elle eſt avec moi mariée à demi !
Non parbleu ! non parbleu ! Petit ſot, mon ami,
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai ma foi ! vos eſpérances vaines,
Et de moi tout-à-fait vous ne vous rirez point.

SCÈNE DEUXIEME.

UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

Ah ! le voilà ! Bon jour. Me voici tout à point
Pour dreſſer le contrat que vous ſouhaitez faire.

ARNOLPHE, *ſe croyant ſeul, & ſans voir ni entendre le Notaire.*

Comment faire ?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE.

Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
Quittancer le contrat que vous n'ayez reçu.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Hé bien ! il est aisé d'empêcher cet éclat.
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte ?

LE NOTAIRE.

Le douaire se règle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Je l'aime, & cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Quel traitement lui faire en pareille aventure ?

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit douer la future

Du tiers de dot qu'elle a ; mais cet ordre n'est rien,
Et l'on va plus avant, lorsque l'on le veut bien.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Si. . .

(*Il apperçoit le Notaire*).

LE NOTAIRE.

Pour le préciput, il les regarde ensemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future.

ARNOLPHE.

Euh !

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager
Lorsqu'il l'aime beaucoup & qu'il veut l'obliger,
Et cela par douaire, ou préfix, qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle ;
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs ;
Ou coutumier, selon les différens vouloirs ;
Ou par donation dans le contrat formelle,
Qu'on fait ou pure ou simple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoi hausser le dos ? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat ?
Qui me les apprendra ? personne, je présume.
Sais-je pas qu'étant joints, on est par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles & conquêts,
A moins que par un acte on n'y renonce exprès ?
Sais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté pour. . . ?

ARNOLPHE.

Oui, c'eſt choſe sûre,
Vous ſavez tout cela : mais qui vous en dit mot ?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire paſſer pour ſot,
En me hauſſant l'épaule & faiſant la grimace.

ARNOLPHE.

La peſte ſoit de l'homme, & ſa chienne de face !
Adieu. C'eſt le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dreſſer un contrat m'a-t-on pas fait venir ?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé : mais la choſe eſt remiſe ;
Et l'on vous mandera, quand l'heure ſera priſe.
Voyez quel diable d'homme avec ſon entretien !
(*Il s'en va*).

LE NOTAIRE, *ſeul.*

Je penſe qu'il en tient ; & je crois penſer bien.



SCÈNE TROISIEME.

ALAIN, GEORGETTE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *allant au-devant d'Alain & de Georgette.*

M'ÊTES-vous pas venu quérir pour votre maître?

A L A I N.

Oui.

L E N O T A I R E.

J'ignore pour qui vous le pouvez connaître :
Mais allez, de ma part, lui dire de ce pas,
Que c'est un fou fieffé.

G E O R G E T T E.

Nous n'y manquerons pas.

SCÈNE QUATRIEME.

ALAIN, ARNOLPHE, GEORGETTE.

A L A I N.

Monsieur...

A R N O L P H E.

Approchez-vous, vous êtes mes fidelles,
Mes bons, mes vrais amis, & j'en fais des nouvelles.

ALAIN.

ALAIN.

Le Notaire...

ARNOLPHE.

Laissons, c'est pour quelque autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour;
Et quel affront pour vous, mes enfans, pourrait-ce être,
Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître!
Vous n'ôseriez, après, paraître en nul endroit;
Et chacun, vous voyant, vous montrerait au doigt.
Donc, puisqu'autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut, de votre part, faire une telle garde,
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh vraîment!

GEORGETTE.

Nous savons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venait doucement: Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur.

ALAIN.

Vous êtes un sot.

ARNOLPHE.

(*à Georgette*).

Bon. Georgette, ma mignonne,

Tu me parais si douce & si bonne personne....

GEORGETTE.

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE.

(*à Alain*).

Bon. Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honnête & rempli de vertu ?

ALAIN.

Vous êtes un fripon.

ARNOLPHE.

(*à Georgette*).

Fort bien. Ma mort est sûre,
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

Fort bien.

(*A Alain*).
Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien ;
Je sais, quand on me sert, en garder la mémoire :
Cependant par avance, Alain, voilà pour boire ;
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.

(*Ils tendent tous deux la main, & prennent l'argent*).

Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,
C'est que je puisse voir votre belle Maîtresse.

GEORGETTE, *le poussant.*

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN, *le poussant.*

Hors d'ici.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE, *le poussant.*

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon. Holà ! c'eſt aſſez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut?

ALAIN.

Eſt-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne fallait pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous ſommes pas ſouvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'inſtant nous recommencions?

ARNOLPHE.

Point :

Suffit. Rentrez tous d.ux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je, rentrez, puisque je le desire.
Je vous laisse l'argent. Allez. Je vous rejoins.
Ayez bien l'œil à tout, & secondez mes soins.

SCÈNE CINQUIEME.

ARNOLPHE, *seul.*

« JE veux pour espion qui soit d'exacte vue,
» Prendre le Savetir du coin de notre rue.
» Dans la maison toujours je prétends la tenir,
» Y faire bonne garde, & sur-tout en bannir
» Vendeuses de rubans, perruquieres, coiffeuses,
» Faiseuses de mouchoirs, gantières, revendeuses,
» Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
» A faire réussir les mystères d'amour ».
Enfin j'ai vu le monde, & j'en sais les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,
Si message ou poulet de sa part peut entrer.



SCÈNE SIXIEME.

ARNOLPHE, HORACE.

HORACE.

LA place m'eſt heureuſe à vous y rencontrer.
Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
Au ſortir d'avec vous, ſans prévoir l'aventure,
Seule dans ſon balcon j'ai vu paraître Agnès,
Qui des arbres prochains prenait un peu le frais.
Après m'avoir fait ſigne, elle a ſu faire en ſorte,
Deſcendant au jardin, de m'en ouvrir la porte:
Mais à peine tous deux dans ſa chambre étions-nous,
Qu'elle a ſur les degrés entendu ſon jaloux;
Et tout ce qu'elle a pu dans un tel acceſſoire,
C'eſt de me renfermer dans une grande armoire.
Il eſt entré d'abord; je ne le voyais pas;
Mais je l'oyais marcher ſans rien dire, à grands pas,
Pouſſant de temps en temps des ſoupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups ſur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvait,
Et jettant bruſquement les hardes qu'il trouvait.
Il a même caſſé, d'une main mutinée,
Des vaſes dont la belle ornait ſa cheminée;
Et ſans doute il faut bien qu'à ce becque cornu

Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.
Enfin, après vingt tours, ayant de la manière
Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colere,
Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,
Est sorti de la chambre, & moi de mon étui.
Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble davantage;
C'était trop hasarder: mais je dois cette nuit
Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit.
En toussant par trois fois, je me ferai connaître;
Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une échelle, & secondé d'Agnès,
Mon amour tâchera de me gâgner l'accès.
Comme à mon seul ami, je veux bien vous l'apprendre.
L'alégresse du cœur s'augmente à la répandre;
Et, goutât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en est pas content, si quelqu'un ne le sait.
Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.
Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires.

SCÈNE SEPTIEME.

ARNOLPHE, *seul.*

QUOI! l'astre qui s'obstine à me désespérer,
Ne me donnera pas le temps de respirer?

Coup fur coup je verrai, par leur intelligence,
De mes foins vigilans confondre la prudence ?
Et je ferai la dupe, en ma maturité,
D'une jeune innocente, & d'un jeune éventé.
« En fage philofophe on m'a vu vingt années
» Contempler des maris les triftes deftinées,
» Et m'inftruire avec foin de tous les accidens
» Qui font dans le malheur tomber les plus prudens;
» Des difgrâces d'autrui profitant dans mon âme,
» J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
» De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
» Et le tirer de pair d'avec les autres fronts;
» Pour ce noble deffein, j'ai cru mettre en pratique
» Tout ce que peut trouver l'humaine politique:
» Et, comme fi du fort il était arrêté
» Que nul homme ici bas n'en ferait exempté,
» Après l'expérience & toutes les lumières
» Que j'ai pu m'acquérir fur de telles matières,
» Après vingt ans & plus de méditation
» Pour me conduire en tout avec précaution ».
De tant d'autres maris j'aurais quitté la trace
Pour me trouver après dans la même difgrâce ?
Ah! bourreau de deftin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on pourfuit je fuis encor nanti;
Si fon cœur m'eft volé par ce blondin funefte,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare du refte;
Et cette nuit qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne fe paffera pas fi doucement qu'on croit.

Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piége qu'on me dresse,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Fasse son confident de son propre rival.

SCÈNE HUITIEME.

CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHRYSALDE.

Hé bien! souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE.

Non. Je jeûne ce soir.

CHRYSALDE.

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE.

De grâce, excusez-moi, j'ai quelque autre embarras.

CHRYSALDE.

Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas?

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRYSALDE.

Oh! oh! si brusquement! Quels chagrins sont les vôtres?

Serait-il point, compère, à votre passion
Arrivé quelque peu de tribulation ?
Je le jurerais presque, à voir votre visage.

ARNOLPHE.

Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
De ne pas ressembler à de certaines gens
Qui souffrent doucement l'approche des galans.

CHRYSALDE.

C'est un étrange fait qu'avec tant de lumières
Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières;
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Etre avare, brutal, fourbe, méchant & lâche,
N'est rien à votre avis auprès de cette tache;
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
On est homme d'honneur, quand on n'est point cocu.
A le bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une âme bien née ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher ?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
Qu'on soit digne, à son choix, de louange ou de blâme,
Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroi
De l'affront que nous fait son manquement de foi ?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant homme une plus douce image;

D 5

Que, des coups du hasard aucun n'étant garant,
Cet accident de soi doit être indifférent,
Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose:
Et, pour se bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités;
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galans,
En font par-tout l'éloge & prônent leurs talens,
Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
Ce procédé sans doute est tout-à-fait blâmable:
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galans,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulens
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête & qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde.
Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en est un honnête,
Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête;
Et, quand on le sait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoi qu'on en puisse dise enfin, le cocuage

Sous des traits moins affreux aisément s'envisage,
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté.

ARNOLPHE.

Après ce beau discours, toute la confrérie
Doit un remerciment à votre Seigneurie ;
Et quiconque voudra vous entendre parler
Montrera de la joie à s'y voir enrôler.

CHRYSALDE.

Je ne dis pas cela ; car c'est ce que je blâme :
Mais comme c'est le sort qui nous donne une femme
Je dis que l'on doit faire, ainsi qu'au jeu de dés,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, & d'une ame réduite
Corriger le hasard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est-à-dire, dormir & manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRYSALDE.

Vous pensez vous moquer : mais, à ne vous rien feindr
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferais un bien plus grand malheur,
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,

Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens du haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous être fidelles,
Que nous soyons tenus de tout endurer d'elles?
Encore un coup, compère, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait;
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

ARNOLPHE.

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter;
Et, plutôt que subir une telle aventure...

CHRYSALDE.

Mon dieu! ne jurez point, de peur d'être parjure.
Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.

ARNOLPHE.

Moi! je serai cocu?

CHRYSALDE.

Vous voilà bien malade!
Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
Qui de mine, de cœur, de biens & de maison,
Ne feraient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moi, je n'en voudrais avec eux faire aucune.
Mais cette raillerie, en un mot, m'importune;
Brisons-là, s'il vous plaît.

CHRYSALDE.

Vous êtes en courroux!
Nous en saurons la cause. Adieu. Souvenez-vous,
Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire,
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

(*Il s'en va*).

ARNOLPHE.

Moi; je le jure encore, & je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon remède.

(*Il court heurter à sa porte*).

SCÈNE NEUVIEME.

ALAIN, ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

MES amis, c'est ici que j'implore votre aide.
Je suis édifié de votre affection:
Mais il faut qu'elle éclatte en cette occasion:
Et, si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous êtes assurés de votre récompense.
L'homme que vous savez, n'en faites point de bruit,
Veut, comme je l'ai su, m'attraper cette nuit,

Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade ;
Mais il lui faut, nous trois, dresser une embuscade.
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il sera près du dernier échelon,
Car dans le temps qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre,
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître,
Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir ;
Sans me nommer pourtant en aucune manière,
Ni faire aucun semblant que je serai derrière.
Aurez-vous bien l'esprit de servir mon courroux ?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, Monsieur, tout est à nous ;
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

GEORGETTE.

La mienne, quoiqu'aux yeux elle semble moins forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc, & sur-tout, gardez de babiller.

(*seul*).

Voilà pour le prochain une leçon utile ;
Et si tous les maris qui sont dans cette ville,
De leurs femmes ainsi recevaient le galant,
Le nombre des cocus ne serait pas si grand.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGETTE, ARNOLPHE, ALAIN.

ARNOLPHE.

TRAÎTRES, qu'avez-vous fait par cette violence!

ALAIN.

Nous vous avons rendu, Monsieur, obéissance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer.
L'ordre était de le battre, & non de l'assommer;
Et c'était sur le dos, & non pas sur la tête,
Que j'avais commandé qu'on fît choir la tempête.
Ciel! dans quel accident me jette ici le sort!
Et que puis-je résoudre à voir cette homme mort?
Rentrez dans la maison, & gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pu vous prescrire.

SCÈNE DEUXIÈME.

ARNOLPHE *seul.*

Le jour s'en va paraître, & je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas ! que deviendrai-je ? & que dira le père,
Lorsqu'inopinément il saura cette affaire ?

SCÈNE TROISIEME.

ARNOLPHE, HORACE.

HORACE, *à part.*

Il faut que j'aille un peu reconnaître qui c'est.

ARNOLPHE, *se croyant seul.*

Eût-on jamais prévu...?

(*Heurté par Horace qu'il ne reconnaît pas.*)

Qui va là, s'il vous plaît ?

HORACE.

C'est vous, Seigneur Arnolphe ?

ARNOLPHE.

Oui. Mais vous....

HORACE.

C'eſt Horace.
Je m'en allais chez vous vous prier d'une grâce.
Vous ſortez bien matin?

ARNOLPHE, *bas à part.*

Quelle confuſion!
Eſt-ce un enchantement? eſt-ce une illuſion?

HORACE.

J'étais, à dire vrai, dans une grande peine;
Et je bénis du ciel la bonté ſouveraine
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainſi.
Je viens vous avertir que tout a réuſſi,
Et même beaucoup plus que je n'euſſe ôſé dire,
Et par un incident qui devait tout détruire.
Je ne ſais point par où l'on a pu ſoupçonner
Cette aſſignation qu'on m'avait ſu donner;
Mais étant ſur le point d'atteindre à la fenêtre,
J'ai, contre mon eſpoir, vu quelques gens paraître,
Qui, ſur moi bruſquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le pied & tomber juſqu'en bas;
Et ma chûte, aux dépens de quelque meurtriſſure,
De vingt coups de bâton m'a ſauvé l'aventure.
Ces gens-là, dont était, je penſe, mon jaloux,
Ont imputé ma chûte à l'effort de leurs coups;
Et, comme la douleur, un aſſez long eſpace,
M'a fait ſans remuer demeurer ſur la place,
Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avaient aſſommé,

Et chacun d'eux s'en eſt auſſi-tôt alarmé.
J'entendais tout le bruit dans le profond ſilence :
L'un l'autre ils s'accuſaient de cette violence ;
Et, ſans lumière aucune, en querellant le ſort,
Sont venus doucement tâter ſi j'étois mort.
Je vous laiſſe à penſer ſi, dans la nuit obſcure,
J'ai d'un vrai trépaſſé ſu tenir la figure.
Il ſe ſont retirés avec beaucoup d'effroi ;
Et, comme je ſongeais à me retirer, moi,
De cette feinte mort la jeune Agnès émue
Avec empreſſement eſt devers moi venue :
Car les diſcours qu'entre eux ces gens avaient tenus
Juſques à ſon oreille étaient d'abord venus,
Et pendant tout ce trouble étant moins obſervée,
Du logis aiſément elle s'était ſauvée ;
Mais, me trouvant ſans mal, elle a fait éclater
Un tranſport difficile à bien repréſenter.
Que vous dirai-je enfin ? cette aimable perſonne
A ſuivi les conſeils que ſon amour lui donne,
N'a plus voulu ſonger à retourner chez ſoi,
Et de tout ſon deſtin s'eſt commiſe à ma foi.
Conſidérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expoſe d'un fou la haute impatience ;
Et quels fâcheux périls elle pourrait courir,
Si j'étais maintenant homme à la moins chérir.
Mais d'un trop pur amour mon ame eſt embraſée ;
J'aimerais mieux mourir que l'avoir abuſée :
Je lui vois des appas dignes d'un autre ſort,

Et rien ne m'en saurait séparer que la mort.
Je prévois là-dessus l'emportement d'un père ;
Mais nous prendrons le temps d'appaiser sa colère.
A des charmes si doux je me laisse emporter,
Et dans la vie enfin il faut se contenter.
Ce que je veux de vous, sous un secret fidelle,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle ;
Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux.
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourra faire une exacte poursuite,
Vous savez qu'une fille aussi de sa façon
Donne avec un jeune homme un étrange soupçon :
Et comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
Que j'ai fait de mes feux entière confidence,
C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office ?

ARNOLPHE.

Très volontiers, vous dis-je, & je me sens ravir
De cette occasion que j'ai de vous servir.
Je rends grâces au ciel de ce qu'il me l'envoie,
Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontés !
J'avais de votre part craint des difficultés :
Mais vous êtes du monde ; & , dans votre sagesse ,
Vous savez excuser le feu de la jeunesse.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous ? car il fait un peu jour.
Si je la prends ici , l'on me verra peut-être ;
Et s'il faut que chez moi vous veniez à paraître ,
Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr ,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur.
Mon allée est commode , & je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moi , je ne ferai que vous la mettre en main ,
Et chez moi , sans éclat , je retourne soudain.
(Il s'en va.)

SCÈNE QUATRIEME.

ARNOLPHE, *seul.*

AH ! fortune , ce trait d'aventure propice
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice.
(Il s'enveloppe le nez dans son manteau.)

SCÈNE CINQUIEME.

ARNOLPHE, AGNÈS, HORACE.

HORACE, *à Agnès.*

Ne ſoyez point en peine où je vais vous mener ;
C'eſt un logement sûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi ce ſerait tout détruire :
Entrez dans cette porte, & laiſſez-vous conduire.

(*Arnolphe lui prend la main ſans qu'elle le connaiſſe.*)

AGNÈS, *à Horace.*

Pourquoi me quittez-vous ?

HORACE.

Chère Agnès, il le faut.

AGNÈS.

Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

HORACE.

J'en ſuis aſſez preſſé par ma flamme amoureuſe.

AGNÈS.

Quand je ne vous vois point, je ne ſuis point joyeuſe.

HORACE.

Hors de votre préſence, on me voit triſte auſſi.

AGNÈS.

Hélas ! s'il était vrai, vous reſteriez ici.

HORACE.

Quoi ! vous pourriez douter de mon amour extrême !

AGNÈS.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.

(*Arnolphe la tire*).

Ah ! l'on me tire trop.

HORACE.

C'est qu'il est dangereux,

Chere Agnès, qu'en ce lieu nous soyons vus tous deux;
Et ce parfait ami, de qui la main vous presse,
Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

AGNÈS.

Mais suivre un inconnu que....

HORACE.

N'appréhendez rien :

Entre de telles mains vous ne ferez que bien.

AGNÈS.

Je me trouverais mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurais...

(*à Arnolphe, qui la tire encore*).

Attendez.

HORACE.

Adieu, le jour me chasse.

AGNÈS.

Quand vous verrai-je donc ?

HORACE.

Bientôt, assurément.

AGNÈS.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment!

HORACE, *en s'en allant.*

Grâce au ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence,
Er je puis maintenant dormir en assurance.

SCÈNE SIXIEME.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, *caché dans son manteau, & déguisant sa voix.*

VENEZ, ce n'est pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé.
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.

(*Se faisant connaître*).

Me connaissez-vous?

AGNÈS.

Hai!

ARNOLPHE.

Mon visage, fripone,
Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur, qu'ici vous me voyez ;
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.

(*Agnès regarde si elle ne verra point Horace*).

N'appellez point des yeux le galant à votre aide;

Il eſt trop éloigné pour vous donner ſecours.
Ah ! ah ! ſi jeune encor, vous jouez de ces tours !
Votre ſimplicité, qui ſemble ſans pareille,
Demande ſi l'on fait les enfans par l'oreille ;
Et vous avez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour ſuivre un galant vous évader ſans bruit !
Tu-dieu ! comme avec lui votre langue cajole !
Il faut qu'on vous ait miſe à quelque bonne école.
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris ?
Vous ne craignez donc plus de trouver des eſprits ?
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie ?
Ah ! coquine, en venir à cette perfidie !
Malgré tous mes bienfaits former un tel deſſein !
Petit ſerpent que j'ai réchauffé dans mon ſein,
Et qui, dès qu'il ſe ſent, par une humeur ingrate,
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte !

AGNÈS.

Pourquoi me criez-vous ?

ARNOLPHE.

J'ai grand tort en effet !

AGNÈS.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE.

Suivre un galant n'eſt pas une action infâme ?

AGNÈS.

C'eſt un homme qui dit qu'il me veut pour ſa femme :
J'ai ſuivi vos leçons, & vous m'avez prêché
Qu'il ſe faut marier pour ôter le péché.

ARNOLPHE.

